

Correspondance du Capitaine Duvoisin

(SUITE ⁽¹⁾)

21. (Au prince Louis-Lucien. 17 mars 1861).

La lettre dont V. A. m'a honoré le 14 m'est parvenue aujourd'hui avec les petits livres qu'elle annonce. Il ne me reste qu'à l'en remercier. Ma santé est meilleure; je reprends mon travail.

Le nombre des aspirations dans les mots basques est, comme V. A. ne l'ignore pas, fort différent dans les diverses parties des cantons français. Il y a plus; l'aspiration est parfois facultative; on donnera ou on ne donnera pas le son aspiré à nombre de mots d'après le degré de force qu'on veut attribuer à l'expression, suivant le plus ou moins d'énergie du discours. *Kaska*, coup, n'est pas ordinairement aspiré. Que de fois ne dit-on pas *khaska!* *Fama* se trouve dans le même cas; seulement il est des localités où l'on prononce plus souvent *fhama* que *fama*. Cette faculté est en tout semblable à celle des diminutifs *zhuria* (*zuria*), *gathua* (*gatua*), *anjerejerra* (*anderederra*).

C'est bien de propos délibéré que j'ai écrit *fharrastatu*. Supprimerait-on *l'h*, que le lecteur n'y ferait pas attention; ce qui ne l'empêcherait pas l'instant d'après de prononcer lui-même *fharrastatu*.

L'interjection *fi!* se traduit en basque par *fhou!* *Fha!* est un autre équivalent de *fi!* mais on l'emploie presque toujours en signe de refus, tandis que *fhou* est une marque exclusive de dégoût. Je doute qu'on le prononce sans aspiration.

Je me demande s'il est possible de rejeter le *fh*, quand on a la certitude qu'il est en usage dans la conversation. Mon avis est qu'il faut l'admettre. En effet, on a beau écrire, à l'instar du français ou du latin, *fundi*, *furia*, *furfuria*; on entendra dire *fhundi*, *fhuria*, *fhurfhuria*. C'est la raison qui m'a déterminé à écrire *fharrastu*, car c'est après réflexion que j'ai pris ce parti.

(1) XIX, p. 58,

22. (Au même. 28 mai 1861).

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. la traduction des livres d'Esther et de Job, 26 feuillets, Nos. 310 à 335.

Me voici donc arrivé aux Psaumes. Je pense qu'il vous sera agréable de ne pas attendre que je les traduise tous avant de vous envoyer mon manuscrit. Je projette de vous faire parvenir ce livre, divisé en deux parties égales, à moins que vous n'en décidiez autrement.

23. (Au même. 7 juin 1861).

Je viens de recevoir la lettre dont votre A: m'a honoré sous la date du 4, avec les deux moitiés de banknotes qu'elle contenait.

Je doute, Mgr, que je me tire à votre satisfaction de la traduction des psaumes. Ce livre renferme bien des obscurités, très diversement interprétées; et notamment, on comprend rarement les titres placés en tête de chaque psaume. Plusieurs traducteurs se dispensent de les reproduire. Quelques éditions de la Bible les comptent comme versets; d'autres ne les numérotent point. La belle bible de la bibliothèque ecclésiastique de Migne les compte dans le texte latin, et nullement dans la traduction française, où ils ne paraissent même pas.

Pour moi, je les traduis et les numérote, dans la pensée que vous pourrez opérer à Londres tout changement qu'il vous conviendra d'introduire dans cette méthode. Je dois avouer que la suppression des titres me sourirait, si elle était le plus généralement admise dans les bibles catholiques. Mais je doute fort que cela soit. Au reste, votre magnifique collection vous fixera parfaitement à cet égard. Il pourrait se faire aussi que ma traduction de ces titres ne soit pas dans le sens généralement admis. Il suffira que vous me désigniez ceux où vous aimerez quelque modification.

24. (Au même. 16 juin 1861).

La lettre de V. A. en date du 11 m'est parvenue hier, avec les secondes moitiés de banknotes.

La méthode de traduction dont vous établissez les principes est évidemment la bonne. Je ne pense pas qu'on puisse le contester. Heureux ceux qui, tout en croyant appliquer les règles, ne tombent pas dans l'erreur.

La traduction de l'abbé Glaire portera, dit-on, l'approbation de Rome; mais on ne se presse pas de la donner au public. L'édifice n'est sans doute pas si bien achevé qu'il n'y manque quelque chose.

25. (Au même. 14 juillet 1861).

J'ai l'honneur de renvoyer à V. A. les six dernières feuilles épreuves, pages 365 à 512, que je ferai affranchir ici. Je joins à la présente les corrections, dont le nombre diminuerait si le prote de Londres avait un bon système de coupure syllabique. Mais il n'y a rien d'arrêté dans son esprit sur, cette matière; a quelques lignes d'intervalle, il divisera le même mot de deux manières différentes. Il devrait comprendre que le basque a deux *k*, de même deux *t*, deux *p*, deux *f*, simples et aspirés. Quand le *h* suit toute autre lettre, il commence une nouvelle syllabe.

Deux consonnes qui se suivent, appartiennent à deux syllabes différentes, sauf les *ll* doubles, les *tt*, les *rr*; *bra*, *pra*, *kra*, *dra*, *ksa*, *kza*, *tra*, *tsa*, *tza*, *tcha*, *cha*, appartiennent à la même syllabe.

Toute consonne, placée entre deux voyelles, commence une syllabe, sauf le *y* qui marque une modification dans le son des voyelles *a*, *e*, *o*, *u*.

Toutes les voyelles qui se suivent forment autant de syllabes sauf le *i*, quand il vient en second lieu, et dont nous nous servons ainsi à tort, s'il est vrai que le *y* existe en basque.

L'observation de ces principes réduirait sensiblement le nombre des corrections. Il est clair que le mot, quoique mal divisé, étant du reste écrit correctement, une pareille faute ne défigure pas l'ouvrage. Elle rend toutefois la lecture pénible, elle n'est supportée en aucune langue, et elle est doublement regrettable dans un livre imprimé à si grands frais, dans un but scientifique. Voilà la raison pour laquelle je m'arrête à ces imperfections.

La circonstance m'a amené, Mgr, à revenir sur la question de l'*y*, où V. A. ne m'a point donné raison. Tout Basque que, sans explication, vous chargerez de scander un vers dans lequel se trouvera le mot *anaya* décidera, invariablement pour *anay-a*. Par exemple, un couplet de la chanson de José-Mari Ezkerra sur la guerre civile de 1834, dit:

Aita semeren kontra, anai anayaren.

Là, *ai* est une syllabe brève, tandis que l'air s'allonge sur *anayaren*.

Ce n'est pas la division qui m'embarrasse, mais bien la lettre elle-même. Il me semble que si elle est nécessaire, l'usage que j'en fais est trop limité.

26. (Au même. 14 août 1861).

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. 23 feuillets du manuscrit des psaumes, N^{os} 336 à 358.

Si quelque chose me console de l'imperfection de mon travail, c'est la conscience d'avoir mis tous mes soins à cette rude besogne.

27. (Au Commandant Cavagnari. 20 août 1861).

... L'année n'est pas bonne pour moi. Maltraité par le rhumatisme à la main gauche, je me suis brûlé l'autre. J'ai dû redoubler d'énergie pour ne pas laisser en souffrance le travail de la Bible basque, que S. A. publie à Londres. Mais le courage ne suffit pas toujours contre le mal...

28. (Au Prince L.-Lucien. 22 août 1861).

J'ai reçu les impressions qui me sont annoncées par votre lettre du 19. Je vais m'occuper de la correction des épreuves.

Votre Altesse croira sans peine que la manière de diviser le mot *anaya* me touche peu. Toutefois je dois vous avouer que *le fait* est ici contre *la théorie*. C'est ce qu'on appelle une exception à la règle générale. L'euphonisme en est la raison, je crois.

V. A. appuie son argumentation sur le mot guipuscoan *beya*. Mais les Basques-français disent *behia*; et si, dans quelques localités voisines d'Irun, l'influence guipuscoane a supprimé l'aspiration, la forme locale s'est maintenue chez les originaires. *Beïa* renferme trois syllabes aussi bien que *behia*; ils ne disent pas *bey bat*, mais bien *beï bat*. *Anaya* ne renferme non plus que trois syllabes, trois sons; donc le son aigu est de la nature des consonnes. Reste à savoir si on peut écrire *anaia* sans blesser la règle qui dit: «Toute voyelle renferme un son». La question n'est pas douteuse. Et si on ne peut écrire *anaia*, comment écrire *ami*, *etsai*, *orai*. Voilà ce que je n'ai pu m'expliquer d'une manière satisfaisante.

Je n'ai parlé, Mgr, dans une précédente lettre, des aspirées *kh*, *ph*, *th*, des lettres doubles *ll*, *rr*, *tt* et des syllabes *ksa*, *kza*, *tsa*, *tza*, *cha*, *tcha*, que parce qu'il eût été utile de donner ces simples indications au prote anglais. Cela diminuerait considérablement le nombre des corrections.

29. (Au même. 1^{er} septembre 1861).

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. les quatre feuilles épreuves, pages 513 à 544. Dans ces quatre feuilles, j'ai 43 coupures de mots à relever. Je crois que si l'imprimeur connaissait la raison de ces corrections, la revue de son travail deviendrait beaucoup plus facile; ce serait à souhaiter, car la fin de la traduction est encore loin.

30. (Au même. 9 octobre 1861).

J'ai reçu six feuilles épreuves de la Bible (p. 545 à 592), avec la lettre dont vous m'avez honoré sous la date du 5 de ce mois.

Mon travail avance toujours; il ne me reste guère qu'à revoir la 2^{ème} partie des psaumes, ce qui, à vrai dire, me fatigue plus que la traduction elle-même. Je prie V. A. de ne pas s'inquiéter sur ma santé, qui est bonne en somme, malgré les contrariétés; et je ne me rebute pas facilement. J'ai la confiance que nous arriverons au but. Je me représente ce travail comme une montagne; nous sommes près d'atteindre le sommet, il ne restera plus qu'à descendre.

Je remarque, Mgr, qu'aucune des éditions de la Bible que j'ai entre les mains ne donne les titres des psaumes avec les mêmes caractères que le texte même. Cela se voit aussi dans des livres traitant de matières diverses. Mais peut-être qu'ici il y a une raison de toute autre portée que la convenance d'un éditeur: c'est que ces titres, livrés à la discussion, ne doivent pas être confondus avec le texte pur. Je prie V. A. de vouloir bien examiner cette question,

31. (Au même. 15 octobre 1861).

J'ai l'honneur de renvoyer à V. A. les 6 feuilles épreuves (p. 145 à 592). J'ai vu, non sans soulagement, que le prote anglais a mis à profit vos leçons: les divisions défectueuses de mots sont déjà réduites de trois quarts, et son travail de correction s'en ressentira d'une manière notable.

Je vais m'occuper sans retard de l'achèvement des Psaumes et de la traduction de la moitié du livre des Proverbes. Je me hâterai d'envoyer les Psaumes, pour ne pas laisser l'imprimeur sans travail.

32. (Au même. 13 novembre 1861).

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. six feuillets du manuscrit de la bible labourdine (383 à 388), arrivant jusqu'au 14^e chapitre des Proverbes.

Dernièrement on m'a demandé ce que signifie le mot *lainoa*. Faute de loisir, je n'examine pas le travail définitivement achevé, mais l'observation qui m'a été faite m'a amené à reconnaître que, dans les 536 premières pages, *lañoa* et ses dérivés sont correctement imprimés six fois et fautivement trois fois. Il y a encore sans doute quelques feuilles dont le dernier tirage est fait; en sorte que le bien et le mal seront en balance.

Lañoa se représentera dans la suite une quarantaine de fois. On ne peut songer à supprimer le ñ, reçu de tous, parce qu'il est indispensable; et nulle part que je sache on ne dit *lainoa*.

Il est donc naturel de penser qu'il est préférable de ne pas continuer un erratum qui embarrasse l'intelligence du texte basque.

C'est pourquoi, j'ai cru devoir signaler à V. A. cette faute dont vous jugerez aussi bien que moi.

Je vous prierai, Mgr, de vouloir bien me dire si je puis faire quelque changement au texte basque du Cantique des Cantiques, au cas ou je verrai quelque chose à y reprendre.

Nous arrivons au sommet du travail; travail bien rude, mais dont l'intérêt est si puissant, que mon ardeur redouble à mesure que j'avance. Il me semble que cela me fait découvrir, pour résoudre les difficultés, des solutions que je n'aurais su trouver dans une situation différente.

33. (Au même. 4 décembre 1861).

J'ai l'honneur de renvoyer à V. A. les six dernières feuilles épreuves, sous pli particulier, et ci-joint une feuille de corrections.

Je suis mari de ce que, faute d'avoir les différences qui existent dans la division des versets entre nos bibles ordinaires et le type reconnu par l'Eglise, j'ai causé à V. A. un travail que je ne soupçonnais pas. La difficulté que j'éprouve à lire l'édition Diamant de Plon est cause que je me suis borné à y recourir quand j'ai rencontré des différences ou dès fautes dans les autres bibles.

J'arrive, Mgr, à vos observations.

Ihiztoka (en d'autres endroits *iriztokita*) signifie un lieu humide, couvert de joncs. C'est, à n'en pas douter, une corruption du mot *ihitokia*. Dans *ihiztoka*, *iriztokita*, le *z* est euphonique comme dans *egizkitzu* (*eginkitzu*). S'il plaît à V. A. de mettre *ihitokia* au lieu de *ihiztoka*, ce ne sera peut-être que mieux.

Le verset du livre de Job que j'ai le regret d'avoir omis est fort bien traduit. Je ne désespère pas de voir encore un jour V. A. parler de préférence notre dialecte.

Quant au Hyades, je partage l'avis de V. A. *Ur-izarrak* peut très bien convenir à notre dialecte.

Il m'a paru, Mgr, que vous seriez disposé à supprimer le *ñ* et le *ll*. Pour être complet, il ne resterait qu'à remplacer le *tt*.

Mes recherches au sujet de *lañoa* ne m'ont pas encore fait connaître s'il est un endroit où l'on dit *lainoa* ou *lainhoa*. L'abbé Hiribarren, curé de Bardos et auteur de *Larungo bestak*, ne m'a pas mieux éclairé. Il prétend que par ici on dit *lainboa*. J'ai cherché et pas trouvé; ou pour être exact, j'ai trouvé le contraire; d'où j'ai conclu que l'abbé Hiribarren, s'étant habitué à dire *lainhoa*, s'est imaginé que le mot est quelque part en usage.

Moi qui ne vénère pas les plus vieux erremens, quand ils me

paraissent mal fondés, j'ai cependant voulu écrire avec des caractères dont la valeur n'est ignorée de personne; c'est pourquoi je me sers de *ñ, ll, tt*. En labourdin, le *ñ* commence plusieurs mots, avec leurs dérivés. Comment écrire autrement que je fais *ñaphurra, ñuñuka, ñukua, ñañoa*, etc.?

Si j'écrivais *kaila*, caille, on prononcerait comme dans *khailua*, couenne, et je ne serais pas compris. Un auteur est responsable vis à vis du public, de ce qu'il écrit, et je ne pourrais justifier la confusion qui résulterait de la suppression des *ñ, ll, tt*, adoptée depuis longtemps pour représenter des sons que l'alphabet latin est impuissant à rendre plus exactement, sans introduction de signes.

34. (Au même. 1^{er} janvier 1862).

Je viens exprimer à V. A. les vœux d'un cœur sincère et dévoué pour sa santé et son bonheur. Puissent-ils être exaucés ces vœux qui partent du fond de mon âme.

J'ai reçu, Mgr, la lettre de M. Cavagnari, à laquelle vous avez eu la bonté d'ajouter quelques mots. Je traduits, non sans peine, les livres sapientiaux que je trouve bien plus difficiles que le reste. Ce sont des préceptes; il faut les rendre à la lettre, et deux langues ne sont pas deux patrons dont les dessins s'adaptent les uns sur les autres. Je préférerais cent fois suivre le texte hébreu qu'un latin tourmenté comme celui-ci. Je marche donc péniblement et suis arrivé au livre de la Sagesse; et j'ai en perspective l'Éclésiastique, qui ne me promet pas un moindre labeur. *Accingamus renes nostros*.

Mon frère, qui demeure sur la Place d'armes à Bayonne recevra les livraisons nouvelles de la Bible, quand il vous plaira de les envoyer.

J.-B. DARANATZ

(*A suivre*)